

Anthropologie et Sociétés



Dominique CASAJUS : La tente dans la solitude. La société et les morts chez les Touaregs Kel Ferwan, coll. Ateliers d'anthropologie sociale, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987, 390 p. ill., glossaire, index, biblio.

Denyse Bilodeau

Méthodologies et univers de recherche
Volume 13, numéro 3, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015104ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bilodeau, D. (1989). Compte rendu de [Dominique CASAJUS : La tente dans la solitude. La société et les morts chez les Touaregs Kel Ferwan, coll. Ateliers d'anthropologie sociale, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987, 390 p. ill., glossaire, index, biblio.] *Anthropologie et Sociétés*, 13(3), 140–141. <https://doi.org/10.7202/015104ar>

Dominique CASAJUS : *La tente dans la solitude. La société et les morts chez les Touaregs Kel Ferwan*, coll. Ateliers d'anthropologie sociale, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987, 390 p. ill., glossaire, index, biblio.

Auteur de plusieurs articles sur les Touaregs, Dominique Casajus publie cette fois l'ethnographie d'un groupe circulant dans le massif de l'Ayr au Niger. Sur les quelque 300 000 Touaregs du Niger, les Kel Ferwan comptent environ 10 000 sujets qui nomadisent autour d'Agadez. Une dizaine de tribus nobles et roturières forment ce groupe, auquel se greffent d'autres Touaregs n'appartenant à aucune tribu et qu'on dit forgerons, esclaves et affranchis au service des nobles et des roturiers.

Le livre de Casajus se divise en deux grandes parties. La première, purement ethnographique, est consacrée à la morphologie sociale et regroupe les cinq premiers chapitres. Il y est question du nomadisme, de l'habitat, de l'élevage, de la circulation des biens, de la vie politique, de la terminologie de parenté et du mariage préférentiel. Les trois chapitres suivants sont le lieu des relations entre les vivants, entre les vivants et les morts, entre les vivants et Dieu dans le cycle des rituels liés au mariage, à la naissance et à la nomination. Casajus y commente « deux notions cardinales » des sociétés touarègues, l'*albaraka* ou la « manifestation de la grandeur de Dieu dans la vie des hommes » (p. 16) et l'*ésuf* ou « le domaine des morts » (p. 16). En conclusion, le dernier chapitre reprend ces notions, cette fois par l'interprétation du port du voile chez les hommes touaregs, musulmans par ailleurs. L'auteur perçoit dans le port du voile l'administration de la preuve de sa lecture des Touaregs.

Les Kel Ferwan vivent dans des campements temporaires qui sont déplacés cinq ou six fois l'an lorsque les pâturages s'épuisent et que les habitants se lassent. « Les habitants d'un campement sont en principe un homme, son épouse, ses fils et brus avec leurs enfants, ses filles non mariées, veuves ou divorcées, ainsi que les enfants de ces dernières » (p. 59). Le campement compte quelques tentes qui appartiennent aux femmes mariées ou qui l'ont déjà été. Elles seules connaissent les secrets de la structure de la tente. Ainsi, même si l'homme est maître du campement, il ne sera jamais que l'hôte de la tente de son épouse. Chaque femme reçoit sa tente de sa mère lors de son mariage : en tout lorsqu'il s'agit de la première fille à se marier, en partie pour celles qui la suivent. La femme mariée quitte donc la tente de sa mère sans jamais la quitter vraiment. Elle ira vivre dans le campement de ses beaux-parents avec, pour avoir, sa tente et son contenu.

La tente est le pivot du livre de Casajus puisque déjà, à elle seule, elle contient toute la cosmologie touarègue. Au début des temps, le firmament aurait donné l'image de la tente. La forme arrondie du toit représente la voûte céleste qui repose sur les piliers de l'Islam, en fait les quatre piliers d'angle. Son orientation est très importante. L'ouest relève du domaine du profane : c'est par là qu'on entre, là que se fait la cuisine et que sont reçus les visiteurs. L'est est de l'ordre du sacré, le lieu de la prière, et c'est aussi là que, la nuit venue, les Touaregs reposent leur tête. Le sud, toujours situé du côté des champs, est *albaraka* ; la femme y accouche et y dort. Le nord, enfin, est lié à l'*ésuf*. Le nord, c'est le désert, le royaume de la solitude et c'est de ce côté que l'homme voilé dort.

Chez les Touaregs, la vie va de l'*ésuf* à l'*ésuf*, de la solitude à la solitude, et puisque celle-ci n'est pas sans rapport avec la mort, les Touaregs mettent tout en œuvre pour éviter de rencontrer des *kél ésuf*, ces esprits malfaisants qu'ils nomment « ceux de la solitude ». C'est à la naissance que les Touaregs sont les plus vulnérables à l'action des *kél ésuf*. Ceux-ci ont en effet la réputation d'être hirsutes et de s'adresser aux humains dans une langue

incompréhensible, sans compter qu'ils habitent le sol et le sous-sol. Le jeune enfant, garçon ou fille, est semblable à eux : il ne peut se mouvoir autrement que cloué au sol sur quatre pattes, sa chevelure n'est que duvet, il est encore sans intelligence et n'émet que des sons dépourvus de sens. En grandissant, tout Touareg apprend à se protéger des *kél ɛsuf*. D'abord, un nom est donné à l'enfant, et même si ce nom ne lui donne pas la parole, les autres pourront au moins parler de lui comme d'un être bien vivant. Plus tard, au moment où le jeune homme quittera la tente de sa mère, il adoptera le port du voile, qu'il conservera devant tous ses affins, son épouse y compris. Le voile est sa protection, tout comme la tente agit comme un bouclier pour la femme. Celle-ci mettra de l'ocre jaune sous ses yeux lorsque la tente devra être démontée, lors des déplacements saisonniers. Tous deux doivent se prémunir contre ces êtres de la solitude qui veillent quelque part au nord, en direction du désert.

Paradoxalement, ironiquement ou évidemment, la compilation que fait Casajus de divers mythes d'origine, interprétés par des Touaregs, montre que ceux-ci seraient des fils de *kél ɛsuf*. L'ancêtre mythique Sabenas se serait unie à un *kél ɛsuf* qu'elle seule pouvait voir. Les femmes de voyageurs venus du Yémen dormant à l'écart de leurs maris un soir d'étape sur la route de Jérusalem furent visitées par des *kél ɛsuf* et donnèrent naissance aux premiers Touaregs. Des épouses du roi Salomon se seraient également, selon un autre mythe, unies à des *kél ɛsuf*. Le roi chassa ses épouses enceintes, les enfants grandirent seuls avec leurs mères et acquièrent une langue que nul ne pouvait comprendre : le « tamacheq ». D'autres mythes révèlent que les Touaregs sont les descendants de païens venus de l'Orient, forme savante, dit Casajus, de ceux où ils sont des fils de *kél ɛsuf*. L'auteur ajoute que « beaucoup de Touaregs, quand ils commentent les récits où ils apparaissent comme des descendants de *kél ɛsuf*, disent en manière de boutade que d'aussi mauvais musulmans qu'eux ne sauraient être que des enfants de *kél ɛsuf*... » (p. 350).

Ce n'est apparemment pas sans raison que Dominique Casajus a intitulé sa monographie des Touaregs Kel Ferwan *La tente dans la solitude*. Toutes les lectures, des mythes, de la vie quotidienne, des relations de parenté, etc., nous y ramènent. Les détails, comme dans tout bon travail de terrain, abondent : ici je n'aurai que tracé les grandes lignes liées au cycle de la vie des Touaregs, à la solitude, au désert, leur royaume.

Denyse Bilodeau
Département d'anthropologie
Université Laval

Marla N. POWERS : *Oglala Women. Myth, Ritual and Reality*, The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1988, 241 p., biblio., ill., index.

D'entrée de jeu, Marla N. Powers affirme : « Pendant vingt-sept ans, j'ai eu le privilège de connaître de nombreux Lakotas, comme ils se désignent eux-mêmes... » (p. XIII, ma traduction) : « ... parce que j'ai grandi dans une famille où il n'existait aucun interdit fondé sur la différence entre les sexes, j'ai développé un sens de l'objectivité que je n'aurais pas acquis autrement... » (p. XIV). En guise de préface, l'auteure se donne ainsi l'autorisation de réfuter certaines interprétations féministes des causes de la subordination des femmes et d'infirmer certaines observations — selon elle, trop ethnocentristes —